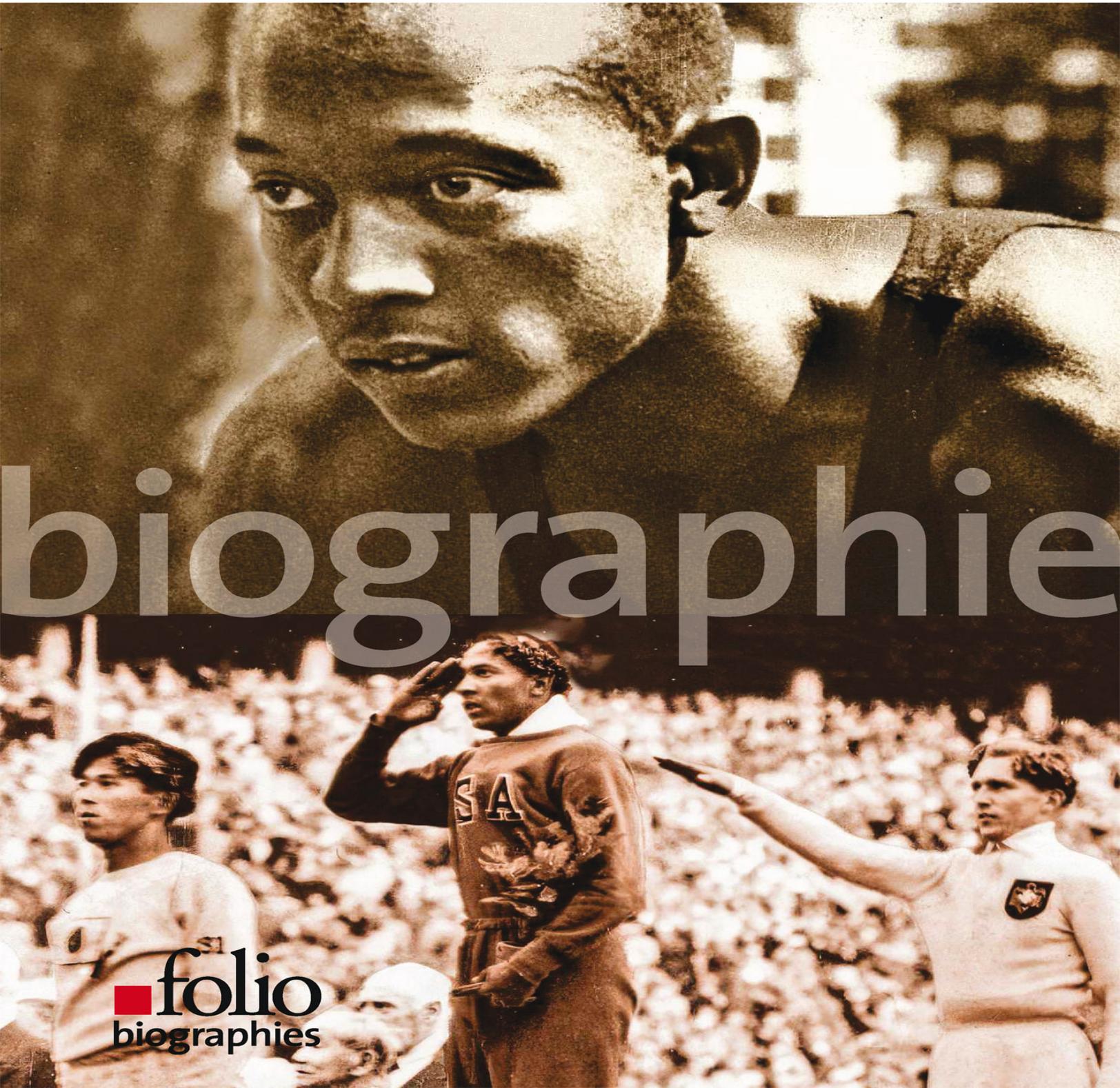
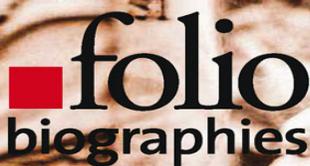


Jesse Owens

par Alain Foix

INÉDIT

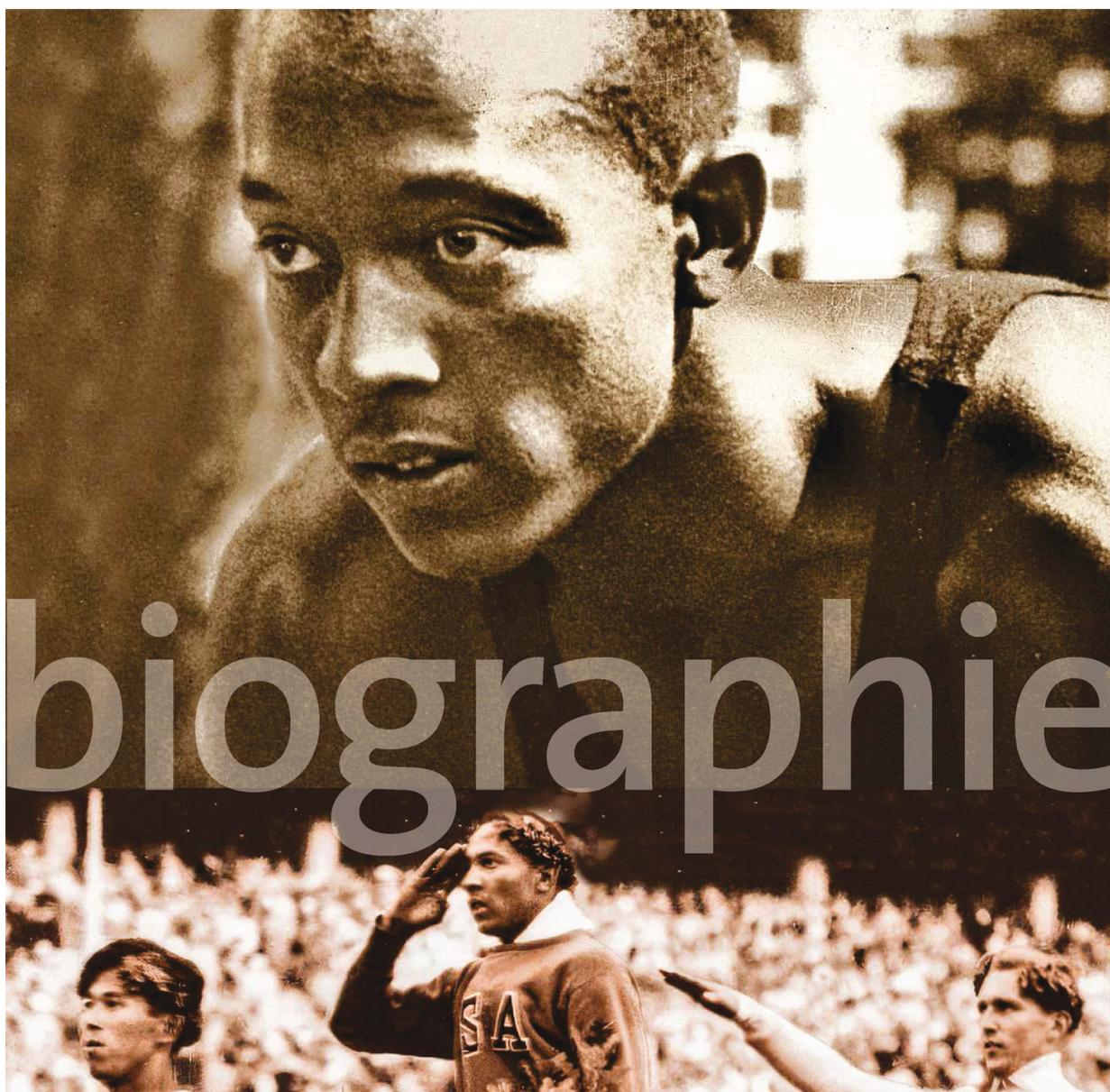


folio
biographies

Jesse Owens

par Alain Foix

INÉDIT





FOLIO BIOGRAPHIES

Jesse Owens

par

Alain Foix

Gallimard

Écrivain, philosophe, dramaturge et ancien athlète, Alain Foix fut directeur de la Scène nationale de la Guadeloupe, du théâtre Le Prisme à Élancourt et de La Muse en Circuit, Centre national de création musicale.

Également conseiller culturel des 2^e jeux de la Francophonie, olympiades réunissant sportifs et artistes de 47 pays francophones.

Il est actuellement directeur artistique et metteur en scène de la compagnie Quai des arts et directeur artistique du Bazar Café, tiers-lieu culturel de La Charité-sur-Loire.

Il a été lauréat du Grand Prix Beaumarchais/ETC-Caraïbe de l'écriture théâtrale en 2004 et deux fois finaliste du Grand Prix de la biographie politique pour Martin Luther King et Toussaint Louverture.

Son œuvre littéraire, qui va du roman à l'écriture théâtrale en passant par l'essai philosophique ou les livres jeunesse, est marquée par l'éclectisme. Il a publié chez Gallimard *Ta mémoire, petit monde* (un récit autobiographique), *Je danse donc je suis* (essai philosophique), divers ouvrages pour la jeunesse, les biographies de Toussaint Louverture, de Martin Luther King et de Che Guevara chez Folio Biographies.

En tant que scénariste, il a contribué à l'écriture du film *Toussaint Louverture*, diffusé en février 2012 sur France 2.

*À mes deux grands frères, Fred et Robert
Archimède, qui m'ont transmis le goût de
l'athlétisme*

*À mon fils Nelson et à ma fille Louisiane, à qui
nous avons transmis ce goût du sport et qui s'y
sont engagés brillamment corps et âme*

*À ma compagne Manuèle, qui nous fait partager
son art de la danse et son goût du mouvement*

*À mes entraîneurs et professeurs d'éducation
physique et sportive, qui m'ont appris le sport
comme acte d'intelligence et d'élévation
spirituelle*

*Merci à Patricia Guédot, dont la lecture attentive
et éclairée m'est toujours précieuse*

*Aucun athlète n'a peut-être mieux symbolisé le combat de
l'humanité contre la tyrannie, la pauvreté et l'intolérance raciale.*

JIMMY CARTER,
PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS (1977-1981)

*Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !*

JOACHIM DU BELLAY

PREMIÈRE PARTIE

Son Iliade

L'enfant qui courait contre le vent

Il est long ce couloir qui conduit à la gloire, bien sombre aussi, et au bout du couloir, une pâle lumière, un ciel lourd de menaces. Une grisaille persistante en cette après-midi du 3 août 1936 où le thermomètre affiche un timide 18,2 °C. Une pluie fine a mouillé la cendrée de l'Olympiastadion, stade gigantesque posé en plein cœur de Berlin, ce nid où devait éclore l'homme nouveau sous les yeux brûlants du Führer. L'*Übermensch*^{*1} allemand allait prouver la supériorité de la race aryenne à la face du monde.

Jesse Owens frissonne. Ce n'est pas la fraîcheur ni le trac. Sous l'ample et épais survêtement de coton, il ressent ce plaisir d'un corps chaud, relâché, souple et nerveux, sans point de tension, un corps chargé d'électricité, qui laisse sous sa peau moite circuler l'énergie par toutes les fibres de ses muscles. Ce frisson que l'on voit sur les champs de courses parcourir le corps des étalons dans la stalle de départ.

Assis au milieu de ses adversaires dans la chambre d'appel sentant la sueur et le camphre, il s'est levé sans hâte de son banc à l'annonce d'une voix rude et nasillarde sortant des haut-parleurs Telefunken : « Jesse Owens, couloir 1, dossard 733 », et s'est dirigé calmement vers la lumière.

Les pointes de ses chaussures neuves claquent sur le sol en béton. De magnifiques chaussures de sprint en cuir souple comme il n'en a

jamais eu, offertes par les frères allemands Adolf et Rudolf Dassler. Chaussures brunes à deux bandes latérales qui en accueilleront bientôt une troisième lorsque Adolf, séparé de son frère, les appellera Adidas, la marque aux trois bandes, tandis que Rudolf créera les Puma.

Deux frères au nez creux, cordonniers et fils de cordonnier qui ont senti le vent tourner. Un vent mauvais mais bon pour leurs affaires. Ils se sont inscrits dès mai 1933 au parti nazi, ce qui leur a permis d'équiper la Wehrmacht. De même que leur sens aigu des affaires leur a immédiatement fait subodorer que ce jeune noir ^{*2} américain dont tout le monde parle déjà avec admiration serait l'Hermès aux pieds ailés qui communiquerait par le monde entier la réputation de leur entreprise.

Et c'est avec ces chaussures, faites sur mesure par des nazis pour des pieds si petits pour un homme de sa taille (il chausse du 39 pour 1,78 m), que Jesse Owens est prêt à entrer dans l'Histoire en ridiculisant la prétention nazie de la race supérieure.

Mais ce ne sera que la conséquence directe d'une chose pour lui essentielle et centrale : courir et gagner.

Il se sent si bien dans ses souliers, lui qui enfant courait pieds nus dans la lande d'Oakville, Alabama, sa ville natale. Ce petit va-nu-pieds qui n'avait rien, deux seuls vêtements pour couvrir sa nudité, un pour la semaine et l'autre pour le dimanche, aimait courir. La course, la seule chose qu'il possédait en propre, et par elle il exerçait sa liberté, sa toute-puissance sur le monde et sur lui-même. Comme tous les enfants de la Terre, il imaginait, dans la solitude et à l'abri des regards, son pouvoir sur l'univers. Pas si différent en somme du petit Jean-Christophe, héros éponyme du roman de Romain Rolland qui, sous le ciel allemand, commandait aux nuages en courant dans les champs.

Je n'étais pas si bon à cet exercice de la course, confia-t-il un jour, mais je l'aimais. C'est une chose que vous pouvez faire par vous-même et sur laquelle vous exercez votre pouvoir. Vous pouvez aller dans n'importe quelle direction, comme vous voulez, vite ou lentement, vous battre contre le vent si vous en avez envie, cherchant de nouveaux horizons, juste par la force de vos pieds et le courage de vos poumons ¹.

De fragiles poumons en l'occurrence que ceux de ce garçon maladif, souffreteux, bronchiteux, subissant tous les hivers de terribles pneumonies, souci permanent pour sa mère Emma qui entourait de ses soins cet enfant inattendu, le septième de la fratrie, né si tard, au moment où elle pensait ne plus être en âge de procréer. Il était son petit miracle, ce cadeau que Dieu lui aurait fait à l'exemple d'Isaac né du ventre ridé de Sarah, femme d'Abraham.

Sans doute, dans cette famille très croyante, cette référence biblique fit-elle sens. Emma vénérât cet enfant si différent des autres, et si fragile. Elle le disait spécial et prédisait pour lui un avenir hors du commun.

Cette petite flamme brune qui court, entre un ciel indécis et une terre de souffrance, est le point d'exclamation d'une mère qui croit en l'avenir. Mais aussi le point d'interrogation d'un père à l'échine courbée par des siècles de soumission, fils d'esclave et à peine mieux que cela, métayer servant un propriétaire qui lui vend sa liberté contre un travail acharné lui permettant à peine, les moissons terminées, de nourrir sa famille et de lui offrir parfois le dimanche un morceau de viande dans la soupe.

Cette petite flamme courant dans les champs, portant des ballots de coton plus gros qu'elle pour aider aux récoltes, et vivant dans une maison insalubre et vermoulue à peine mieux lotie que les vieilles cases d'esclaves, a bien failli à maintes reprises être soufflée par ce vent contre lequel elle aimait se battre.

Si son père, Henry Cleveland Owens, n'avait rien d'un Abraham hormis le sens de la soumission à plus haut que lui, soumission

intégrée dans la peau de génération en génération par les coups de fouet et les maltraitances de leurs propriétaires – les Owen, ceux qui les ont affublés d'un s final ^{*3} –, sa mère Emma, cependant, avait bien quelque chose d'une Sarah (en hébreu, une princesse) qui n'acceptait pas l'idée de fatalité.

Autant Henry était fataliste, autant Emma était révoltée contre son sort.

Henry ne redressait l'échine que le dimanche, à la sortie de la messe, lors des courses qui étaient organisées dans les champs. Il devenait alors le héros du petit Jesse et de sa famille. « Ses longues, longues pattes de lion », comme il les qualifiait, dévoraient l'espace, bondissaient à travers champs avec une puissance et une souplesse insoupçonnées, personne ne pouvait le suivre.

Le dimanche était le jour de son couronnement, celui du coureur le plus rapide d'Oakville.

Ce sont ces mêmes jambes, parfaites, droites, puissantes et effilées qui frémissent à Berlin à l'appel de son nom : « Jesse Owens, couloir 1, dossard 733 », ces jambes qui sont le don magnifique de son père.

Il entend au loin les clameurs de la foule, « Owens, Owens, Jesse, Jesse, Jesse ». Plus personne ne l'appelle James Cleveland, son prénom d'état civil, mais Jesse, prononciation en anglais de ses initiales JC.

Peut-on s'étonner qu'une famille si chrétienne et croyante, avec une mère si comblée par le miracle d'un fils inattendu, lui ait donné les initiales du Christ ? Mais de la prononciation à l'écrit, il a fallu que sa première maîtresse de l'école primaire, lui demandant son prénom, ait entendu « Jesse » comme on l'appelait couramment. Un prénom autrefois popularisé par Jesse James, le célèbre hors-la-loi. Un prénom d'origine hébraïque, Yashaya, qui signifie « don de Dieu ».

Cet enfant si « spécial », comme Emma le qualifiait, et si fragile, dont la vie ne tenait qu'à un souffle, s'est présenté un soir aux portes de la mort. Ce n'était pas la première fois que, dévoré par une fièvre tenace, il restait alité, le souffle court. Ce n'était pas non plus la première fois qu'il rentrait couvert de plaies et de bosses. Mais cette fois-ci une boule énorme et inquiétante surgissait de sa poitrine à hauteur du cœur. Il allait mourir, c'était certain, si rien n'était fait.

À genoux près de son lit, elle laissa tomber son chapelet de prière. Dieu ne serait d'aucune aide si elle ne faisait rien. Pas les moyens de recourir aux services d'un médecin. Il fallait agir. Un couteau, vite, un couteau. Emma stérilisa la lame dans une flamme et la plongea dans la poitrine tandis qu'Henry, horrifié mais obéissant, maintenait à sa demande l'enfant qui se débattait de toutes ses forces sous la douleur. La lame alla profond, cherchant le contour de la protubérance qui se révélait plus grosse qu'elle n'avait pu l'imaginer. Le sang jaillissait de la plaie purulente. Il fallait creuser encore plus loin, tout près du cœur. Ne pas trembler, ne pas pleurer, ne pas écouter ces hurlements de douleur et ces supplications. C'est Dieu qui alors tenait sa main ferme et résolue. « Non, Henry, ne crois pas ça, Dieu ne veut pas qu'il meure, disait-elle, il ne nous a pas donné cet enfant si spécial pour qu'il meure si jeune. Il a à peine cinq ans². »

La boule fut extirpée, ensanglantée, de sa poitrine. Une vilaine tumeur fibreuse. Refermer la plaie, éponger le sang. Mais deux jours après, le sang coulait encore.

Jesse se rappelle que la troisième nuit, il entendit son père agenouillé sur le seuil de la porte en train d'invoquer Jésus-Christ :

Oh Seigneur Jésus, écoute-moi, je sais que tu m'entends, tu entends tout. S'il meurt, elle mourra, et si elle meurt, nous mourrons tous. C'est le dernier fils que tu m'as donné. Elle mourra si tu me le reprends. Elle dit qu'il est tellement spécial, un don que tu nous as fait. Ne nous le reprends pas³.

Il se souvient s'être soulevé du lit et mis à genoux à côté de lui pour prier.

Il va maintenant vers la pâle lumière, et débouche dans l'arène aux cent mille paires d'yeux.

Il se dirige vers la ligne de départ avec la foi et les jambes de son père, la volonté et l'optimisme de sa mère. Il lève les yeux vers la foule qui clame son nom. Jamais ne levait les yeux sur un blanc. Son père le lui avait appris : toujours baisser la tête, c'est le secret de la survie. Un noir qui lève les yeux sur un blanc en Alabama risque le pire. Dans cet État, il ne se passait pas une semaine sans qu'un noir soit lynché.

Mais il a appris à les lever depuis qu'un homme blanc aux verres épais a posé son regard myope sur ses jambes. Cet homme était Charles Riley, professeur de mathématiques. Cet homme qui était là, quasi subjugué, à regarder Jesse, neuf ans, courir dans la cour de l'école primaire Bolton de Cleveland, Ohio. Oh non ! pas un de ces pervers voyeurs et pédophiles, mais un esthète du geste sportif, un amateur féru d'athlétisme.

Charles Riley était un de ces fils d'Irlandais pauvres venus travailler dans les mines de l'Ohio et les entreprises métallurgiques qui recrutaient à tour de bras, une part de ces blancs pauvres qui arrivaient de tous horizons pointer à l'usine avec les noirs montés du Sud en suivant le Mississippi par bateau, par carriole ou en train pour des salaires de misère. Les Owens étaient aussi de ceux-là. Ils faisaient partie de cette grande migration des noirs montés au Nord vers les Grands Lacs, fuyant l'air lourd et poisseux qui collait à leur peau. Une peau saisie de haine blanche, une peau bonne à jeter à leurs chiens ou à suspendre au bout d'une corde et qui ballotte au vent comme ce *Strange Fruit* chanté en 1939 par Billie Holiday sur les paroles terribles écrites par l'auteur juif Abel Meeropol, sous le pseudonyme Lewis Allan :

Les arbres du Sud portent un fruit étrange
Sang sur les feuilles et sang sur les racines
Corps noirs balançant dans la brise du Sud
Étrange fruit suspendu aux peupliers

Oui, fuir l'horreur et cette misère. On leur a dit que la misère était plus belle sous la neige. C'était en 1920 et Jesse avait sept ans, à peine cinquante-sept ans après la proclamation de l'abolition de l'esclavage par le président Lincoln le 1^{er} janvier 1863, en plein milieu de la guerre de Sécession. Mais elle ne fut rendue effective que le 18 décembre 1865, après la fin de la guerre, par la ratification du 13^e amendement.

Cependant, pour garantir la paix entre le Nord et le Sud, le gouvernement a accepté ce deal infect proposé par les États esclavagistes du Sud et les a laissés voter les lois dites Jim Crow de la ségrégation raciale édictées sous le mot d'ordre « égaux mais séparés », une manière perverse et déguisée de continuer à soumettre l'homme noir à l'homme blanc.

Pire, le 18 mai 1896, la Cour suprême des États-Unis, sous la pression du Parti démocrate, majoritaire dans le Sud, valida ces lois Jim Crow de la ségrégation raciale, lois qui ne furent abolies dans les écoles publiques que le 17 mai 1954. Jesse Owens avait déjà quarante et un ans. Elles ne seront abolies dans leur totalité, dans les entreprises et les écoles privées, que le 2 juillet 1964 par le Civil Rights Act signé par Lyndon B. Johnson en présence de Martin Luther King, leader des droits civiques. Le père de Jesse, mort en 1940 à l'âge de soixante ans, ne connut jamais que la ségrégation et la honte de sa couleur.

Henry Cleveland Owens était un homme sans horizon, un travailleur des champs aux yeux baissés sur la terre agricole, seule source de son espoir de vivre et de nourrir sa famille. Pourquoi tourner la page lorsqu'on n'espère pas de dénouement ? Il ne connaissait qu'un livre, la Bible, lui promettant la délivrance, les verts pâturages et la terre promise, à condition de vivre honnêtement et

dignement et de servir ses maîtres. Ses « longues, longues pattes de lion » s'étaient agrippées au sol de sa souffrance. Pourquoi le quitter pour se jeter dans l'inconnu ? Il était effrayé par cette idée de migrer vers le Nord dont il ne connaissait rien et où il n'avait aucun repère. Au moins ici, les champs, l'église, son savoir-faire de laboureur et ses voisins étaient un monde connu et le grand livre de son existence. Mais ses voisins aussi partaient, et son propriétaire, subissant la récession, venait de lui proposer un deal inacceptable, diminuant sa part des récoltes. Alors, ce fut son premier acte de révolte et, de guerre lasse, il dut accepter ce qu'Emma lui demandait depuis des mois pour offrir aux enfants l'espoir d'une vie meilleure : quitter cette vieille bicoque, prendre le train et monter à Cleveland, Ohio, où se trouvaient déjà leur grande fille et du travail en abondance, là où les lois Jim Crow n'avaient pas d'effet et où l'on pouvait vivre tranquillement sans la terreur du Ku Klux Klan qui risquait d'entrer à tout moment chez vous la nuit, brûler tous vos biens, ou pire, faire de vous un de ces *strange fruits* chantés par Billie Holiday.

Mais qu'allait-il faire là-bas ? Il ne savait que labourer. Il trouva bien quelques jobs à la tâche et à la journée, mal payés, insuffisants pour nourrir une famille nombreuse et payer les factures. Emma se mit au travail comme femme de ménage. Les enfants participèrent aussi, y compris Jesse. Ils travaillaient après la classe.

Et ce jour-là, au sortir de l'école, cet homme bizarre aux verres épais, une tête en quart de lune à la Popeye, le menton en galoche remontant vers cette drôle de casquette vissée sur la tête. Ce curieux personnage qui l'observait de loin depuis des mois l'a abordé. Jamais un homme blanc ne s'était adressé à lui. Ses jambes avaient envie de fuir, mais la crainte de désobéir le figeait sur place. Les yeux baissés comme son père lui avait bien enseigné, il écouta les étranges paroles

de ce blanc avec un drôle d'accent qui l'interrogeait, lui répondant aussi poliment que possible.

— Comment t'appelles-tu mon garçon ?

— Jesse Owens.

— Tu aimes courir ?

— Oui, monsieur.

— Veux-tu courir vraiment ?

— Comment ça, monsieur ?

— Jesse, veux-tu me regarder quand je te parle ? Regarde-moi quand je te parle. Lève les yeux.

C'était comme une injonction contradictoire. Cet homme blanc lui demandait de faire ce qui lui était interdit par les hommes blancs. Mais comment désobéir à un blanc qui lui enjoignait de faire ce que les blancs interdisaient ?

Il leva timidement les yeux et fut baigné par la chaleur d'un regard vif et amical, perçant sous des verres à double foyer. L'homme parlait d'une voix douce sans être mielleuse, un affable sourire éclairait son visage. Cet enfant né dans les mailles du racisme ne ressentait d'instinct aucun danger émanant de cette personne qui semblait lui parler comme à une autre personne, pas comme à un animal ou une chose. Les blancs ne seraient donc pas tous pareils ? Et que lui voulait-il réellement celui-là ? Et quelle drôle de question ! Courir vraiment ? Que voulait-il dire ?

— Mon garçon, lui demanda l'homme en adoucissant encore la voix, veux-tu être un champion ?

— Comme papa ?

— Ton père est un champion ?

— Oui, il court plus vite que tout le monde, personne ne le bat au pays.

— Au pays ?

— Oui, à Oakville, Alabama.

— Ah oui... Je veux dire pas un champion comme ça, un champion plus grand, bien plus grand.

— Plus grand que papa ?

— Oui.

— Et comment on fait ça ? Oh ! Pardon.

— Ne t'excuse pas, il faut oser poser des questions. En s'entraînant. En s'entraînant dur. Serais-tu prêt à faire ça avec moi ?

— Avec vous ?

— Oui, je suis un coach, j'entraîne des jeunes à la course au stade municipal. Pas des jeunes comme toi. Toi, c'est différent, tu es spécial. J'ai vu comment tu cours, j'ai vu tes jambes. Si tu veux bien, je vais m'occuper de toi tout particulièrement, faire de toi un champion.

— Je veux bien, mais...

— D'accord ? On demande à tes parents et on commence dès demain après l'école ?

— Non, pas après l'école. Après l'école je travaille pour ramener des sous à la maison.

— Ah bon ? Alors le matin, avant l'école ?

— D'accord, avant l'école.

Des regards comme celui de Charles Riley, qu'il appelait désormais Pop (comme le diminutif de l'illustre mangeur d'épinards des comics), il y en avait maintenant des dizaines de milliers dans ce stade baigné de lumière grise. Par ce coach bienveillant il était entré dans le monde des blancs. Plus précisément dans leurs arènes. En dehors, c'était un peu différent, oui, différent. Mais à force de travail et de victoires, peut-être allait-il être regardé comme on regarde un blanc, comme faisait Charles Riley, un regard sans couleur.

Il entend le *fa* dièse de la cloche colossale du stade qui balance à toute volée ses neuf tonnes et demie de métal sur lesquelles sont gravés

la porte de Brandebourg, les anneaux olympiques et cette phrase : « J'en appelle à la jeunesse du monde. » Mais de quelle jeunesse parle-t-elle ? De celle qui a la peau brune et sombre ? des jeunes Juifs ? des jeunes Tsiganes ? de ceux qui ont adopté l'idéal communiste ? de tous ceux qui n'entrent pas dans les critères moraux, physiques ou ethniques édictés par la doctrine nazie ? Certainement pas. De ça, Jesse en a bien conscience. Il l'a lu et entendu depuis des mois dans la presse. Mais il est là, au milieu de ce stade gigantesque qu'Hitler rêvait encore plus grand, à la dimension de son ambition planétaire.

Le Führer voulait quatre cent mille spectateurs, mais dut se résigner au quart. Il eut son stade tout de même, plus colossal que le Colosseum de Rome. Un stade qui le relie aux dimensions antiques où il situe les racines de la civilisation aryenne. C'est Athènes, Sparte et Rome revisités, renaissant dans la modernité.

Ce stade, il l'a voulu dessiné dans l'idéal classique. Mais quand il a vu la maquette présentée par l'architecte Werner Roch, qu'il avait chargé de sa conception, Hitler est entré dans une de ces rages folles qu'on lui connaît, hurlant et vitupérant, moulinant des bras et menaçant d'annuler les Jeux si on ne lui présentait pas un autre projet. Werner Roch avait à ses yeux commis l'irréparable : dans un geste architectural moderne, il avait conçu un stade en béton recouvert de verre. Il répudia le malheureux architecte pour faire appel à un jeune ambitieux que Rudolf Hess lui avait présenté : Albert Speer, le concepteur des plans du complexe architectural accueillant les rassemblements du congrès nazi de Nuremberg.

Sachant naviguer en eaux troubles et dans le sens du courant, ce dernier comprit immédiatement ce que le Führer attendait de lui. Il fit recouvrir le béton de pierre et orner la façade de corniches donnant au stade une allure classique. Coût final : 43 millions de Deutsche Marks. Qu'importe, l'image du III^e Reich méritait bien cela. Et il fallait donner

du travail à ces millions de chômeurs, quitte à les sous-payer, voire créer le travail obligatoire.

Il était aussi capital de montrer au monde entier convoqué à ces 11^e jeux Olympiques de l'ère moderne que, grâce à son Führer, l'Allemagne avait relevé la tête, dix-huit ans à peine après la terrible défaite de la Première Guerre mondiale et tout juste dix-sept ans après l'humiliation infligée par le traité de Versailles. C'était le Phénix renaissant de ses cendres et qui piétinait cet abominable traité signé par ce « traître de gratte-papier », Gustav Bauer, fondateur du syndicat des employés de bureau devenu chancelier de la République de Weimar après la démission de Philipp Scheidemann qui, lui, avait refusé de signer ce traité de la honte.

Il hait les bureaucrates, il les exècre, il les abhorre, il les vomit. Ce Bauer, aussi détestable que son homonyme Bruno Bauer qui prônait l'émancipation des Juifs dans son livre *La question juive*, aussi détestable que cet autre Juif, Karl Marx, qui lui répondait sur cette question en allant plus loin, en voulant l'émancipation des Juifs sans qu'ils abandonnent leur judaïsme.

La moustache du Führer frémit. Cette arène qu'il a voulue grandiose sera nettoyée de cette « race inférieure » malgré les protestations venues de partout. Lui, le grand peintre de l'idéal nazi, le grand architecte du futur grand Reich qui dominera le monde, il tient sa revanche sur ces misérables lui ayant refusé par deux fois son entrée aux Beaux-Arts et aux écoles d'architecture, sur ces vendeurs d'art juifs dont il dépendait pour vendre dans la rue ses peintures au format carte postale pendant qu'il portait les valises des voyageurs encombrés de la gare de l'Ouest, qu'il déblayait la neige et dormait dans un foyer d'accueil pour sans-abri. Lui, l'orphelin de sa mère adorée, morte prématurément parce que le Dr Eduard Bloch, ce Juif, n'a pas été capable de la soigner de sa tumeur.

Il est là, au milieu des cent mille spectateurs qui n'ont d'yeux que pour lui. Il est le grand chef d'orchestre et chef de chœur. Il conduit le grand char symphonique de l'Allemagne réunifiée. Ah oui, la musique ! Il rêvait aussi d'être musicien. Il aurait tant aimé être chef d'orchestre comme son ami August Kubizek dont il était le colocataire dans un petit appartement à Vienne, où il avait loué un piano à queue pour parfaire ses gammes.

Maintenant c'est Richard Strauss en personne qui vient lui manger dans la main et à qui il a accordé l'honneur de composer l'hymne des Jeux et d'en diriger l'orchestre symphonique et le chœur gigantesque. Ah ! Quel plaisir il a ressenti de voir ce célèbre compositeur tremblant d'inquiétude présenter dans l'appartement de son Führer la version pour piano de son projet musical.

Et ce Kubizek qui le snobait parce qu'il avait réussi le concours d'entrée au conservatoire, tout heureux et fier maintenant d'être à ses côtés au festival de Bayreuth. Ah ! Wagner, Wagner ! Le grand Wagner, son idole musicale, mais aussi son inspirateur, le grand peintre des légendes nordiques, ce vrai antisémite, que ne l'a-t-il connu ! Il aurait été son ami.

Hitler s'inspire aujourd'hui de sa conception d'un art total pour faire de ces 11^e jeux Olympiques à Berlin un spectacle grandiose dont il est le metteur en scène. Tous les arts sont convoqués. L'architecture bien sûr, mais aussi la sculpture, la peinture, la musique et la danse. Pas cet art moderne dégénéré, « actes de violence esthétique des Juifs contre l'esprit allemand », condamné par le décret « Contre la culture nègre, pour le folklore allemand^{*4} », mais un art héroïque et romantique compréhensible par tout homme ordinaire. Un art pur, inspiré des Grecs, en son état non contaminé par l'influence juive.

Quant à la danse, elle est bienvenue tant qu'elle exprime la nature idéale du corps allemand et utilise les techniques mises au point par le

grand chorégraphe et théoricien du mouvement Rudolf von Laban, pour mobiliser dans une même manifestation des milliers voire des dizaines de milliers de participants dans des chœurs en mouvement, s'inspirant des chœurs antiques. Commande avait donc été faite en ce sens par Joseph Goebbels, ministre de l'Éducation du peuple et de la Propagande, à Laban, qui proposa un gigantesque ballet intitulé *Le vent chaud et la joie nouvelle*, inspiré de textes de Nietzsche et impliquant la participation des chœurs de vingt et une villes du pays.

Cette chorégraphie avec mille danseurs, prévue pour être jouée en avant-première des Jeux devant vingt mille spectateurs, ne plut pas à Goebbels qui la fit interdire, la trouvant dégénérée, trop intellectuelle, et affirmant qu'elle « s'habille de nos habits, mais n'a rien à voir avec nous⁴ ».

Sans doute Goebbels fut contrarié que Laban s'inspire véritablement de Nietzsche, et non de la caricature philosophique qu'en ont faite les nazis, reprenant le fond de la pensée de celui qui, dans son livre *Le cas Wagner*, vilipendait ce compositeur après avoir été son ami, en l'accusant de faire du théâtre ou de la peinture lorsqu'il pensait faire de la musique et lui préférant clairement Bizet, dont l'art s'opposait radicalement et fondamentalement au décret « Contre la culture nègre, pour le folklore allemand » et que Nietzsche décrit en ces mots :

Sensibilité plus méridionale, plus brunâtre, plus hâlée, qui n'est sans doute pas compréhensible à partir de l'humide idéalisme du Nord. La chance africaine, la gaieté fataliste, avec des yeux séducteurs, profonds, épouvantables ; la mélancolie lascive de la danse mauresque ; la passion étincelante, aiguë et soudaine, tel un poignard, et des odeurs émanant du jaune après-midi de la mer, à l'approche desquelles le cœur s'effraie, comme au souvenir d'îles oubliées, là où il séjournait jadis⁵ ...

Oui, sans doute la danse de Laban avait quelque chose de cela, s'inspirant de la vraie pensée nietzschéenne et non de sa caricature

nazie. C'est sans doute cela qui déplut profondément à Goebbels et qui explique sa phrase « s'habille de nos habits, mais n'a rien à voir avec nous ».

Il ne savait pas encore qu'un nègre grand amateur de jazz allait à sa manière venger Laban par la musique et le rythme de ses harmonieuses foulées. Un nègre que le théâtre aux deux cent mille yeux va admirer et que cent mille bouches vont acclamer.

Goebbels désavoua alors ce chorégraphe qui n'avait pas l'heur de lui plaire, en l'accusant d'homosexualité. Curieuse attaque envers un homme vivant en ménage à quatre avec trois femmes (dont la célèbre chorégraphe Mary Wigman, à qui Goebbels finalement confia, avec le non moins célèbre Harald Kreutzberg, la chorégraphie de la cérémonie d'ouverture). Mais ce qui est affirmé par le ministre de la Propagande, n'est-ce pas forcément la vérité ?

Ainsi pas question de laisser la libre expression aux artistes. Ils doivent se soumettre aux canons édictés et contrôlés par leur Führer, l'artiste des artistes.

Belle revanche de celui dont ses camarades se moquaient en évoquant l'origine de son nom, *Hüttle*, petite cabane, car la « petite cabane » est aujourd'hui le grand architecte de la fierté allemande. Architecte et urbaniste. L'Olympiastadion n'est qu'une perle précieuse dans le grand écrin de la ville de Berlin rénovée. Hitler avait en effet le projet de renommer Berlin, une fois la Seconde Guerre mondiale remportée, Germania, capitale de tous les peuples germaniques, avec son immense allée de cinq kilomètres de long nommée *Prachtstrasse* (« avenue de la Splendeur »), reliant le Nord au Sud et se glissant sous un immense arc de triomphe de 117 mètres de haut qui rendrait ridicule celui de Paris. C'est son fidèle Albert Speer qu'il a chargé de dessiner le projet idéal de cette future Germania.

Une architecture et un urbanisme qui seront à l'image du corps reconstruit de l'Allemagne. Un corps vif, alerte, souple et musclé, un corps dans les proportions parfaites de la race aryenne. Ce corps qu'il a idéalisé depuis son accession à la tête du Parti national-socialiste des travailleurs allemands ^{*5} en 1921.

Oui, il est long ce couloir qui conduit à la gloire. Mais c'est lui qui le dessine, qui en trace le chemin. N'est-il pas le Führer, le guide que suit un peuple tout entier ? Ce chemin, il le trace par son propre corps comme on dessine soi-même au couteau les lignes de sa main. Il est le destin de l'Allemagne. L'Allemagne est en lui. Certes, son corps gauche et raide de petit homme brun de 1,72 m et de 68 kilos n'est pas à l'image de cet idéal aryen. Qu'importe ! Son corps réel est au-delà de son corps physique. Il est dans sa volonté, dans la lumière de son regard, et dans ses paroles qui tendent au peuple le miroir de son avenir. Ce corps réel, il en a redessiné l'histoire dans *Mein Kampf* ^{*6}, son autobiographie écrite pendant les neuf mois de sa détention après le putsch manqué de Munich conduit avec le général Ludendorff en novembre 1923.

Mon combat, car son être-là, son *Dasein* comme disait Heidegger, est indissociable de son combat. Et son combat n'est autre que celui de l'Allemagne tout entière, sa biographie, le chemin d'une nouvelle histoire de son peuple qui passe par lui.

Heidegger, ce grand philosophe, n'a-t-il pas écrit en 1933 dans un moment d'aveuglement et d'égarement lors de son accession à la direction de l'université de Fribourg : « Le Führer lui-même et lui seul est la réalité germanique, le présent et sa loi... Heil Hitler » ?

Mein Kampf est donc la Bible et la table de lois, l'histoire qui s'écrit par la main qui l'écrit. On l'a dit soldat première classe ? Non, il fut caporal. On l'a dit estafette d'arrière-garde bien à l'abri des combats ? Non, il était messager courageux des premières lignes

durant la Première Guerre mondiale. On l'a dit déserteur de l'armée autrichienne avant d'y être intégré par force ? Balivernes, il n'avait pas reçu la convocation. Sa vérité est LA vérité, puisque c'est lui qui l'écrit. Des témoins gênants ? Ils ont disparu ou se terrent dans le silence.

Quid du psychiatre Edmund Forster, ce spécialiste des névroses de guerre qui, ayant examiné Hitler à la suite d'une cécité causée par le gaz moutarde, lui aurait fait subir une hypnothérapie ? Hypnothérapie révélant une paranoïa, une psychose et une vision patriotique hystérique. On ne trouve plus trace de lui. Normal, il s'est suicidé et le dossier médical du Führer a mystérieusement disparu.

*1. Le surhomme.

*2. L'auteur prend, dans tout cet ouvrage, le parti, à l'encontre de la convention, d'écrire « blanc » ou « noir », lorsqu'il s'agit de personnes, avec des minuscules. Ce, conformément à sa position qui vise à ne pas substantiver ce qui, de son point de vue, doit être considéré comme un simple qualificatif, au même titre que « blond », « brun » ou « roux ».

*3. *Owen's* signifie en anglais « propriété des Owen ».

*4. Décret contre l'art moderne, datant du 5 avril 1930, à l'initiative du ministre de l'Intérieur et de l'Éducation Wilhelm Frick.

*5. NSDAP : le parti nazi.

*6. *Mon combat*.

ANNEXES

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1913. *12 septembre* : Naissance de Jesse Owens à Oakville.
1920. Départ de la famille Owens pour Cleveland.
1927. Jesse Owens entre à la Fairmount Junior High School, entraîné par Charles Paddock.
1928. Il commence à établir des records au niveau junior en saut en hauteur et en longueur.
1930. Il entre à l'East Technical High School de Cleveland.
1933. Il remporte trois titres aux championnats interscolaires : au 100 yards en 9,4 secondes (record du monde égalé), au 220 yards et au saut en longueur avec 7,56 m.
1934. Il entre à l'université d'État de l'Ohio, où il est entraîné par Larry Snyder.
1935. *25 mai* : Aux championnats interuniversitaires d'Ann Arbor dans le Michigan, il bat ou égale six records du monde en l'espace d'une heure.
5 juillet : Mariage avec Ruth Solomon.
1936. *6 février* : Ouverture des 4^e jeux Olympiques d'hiver à Garmisch-Partenkirchen.
20 juin : À Chicago, Jesse Owens bat le record du monde du 100 m en 10,2 secondes.
1^{er} août : Ouverture des jeux Olympiques d'été de Berlin.
3 août : Jesse Owens devient champion olympique du 100 m en 10,3 secondes.
4 août : Jesse Owens devient champion olympique du saut en longueur avec 8,06 m.
5 août : Jesse Owens devient champion olympique du 200 m en 20,7 secondes.
9 août : Jesse Owens devient champion olympique du 4 × 100 m avec Ralph Metcalfe, Foy Draper et Frank Wykoff en 39,8 secondes, nouveau record du monde.
24 août : Retour à New York sur le *Queen Mary*.
26 décembre : Jesse Owens court contre un cheval à Cuba.
1937. Jesse Owens danse au Cotton Club.
Première utilisation officielle des starting-blocks.
6 mai : Le dirigeable *Hindenburg* prend feu et s'écrase dans le New Jersey.
Automne : Joe Louis redevient champion du monde et Jesse Owens crée une équipe de base-ball.
1938. Jesse Owens crée une chaîne de laveries avec des associés nommés Jack et Nat.
22 juin : Joe Louis prend sa revanche sur Schmeling au Yankee Stadium.
Novembre : Pogrom de la Nuit de Cristal.
1939. *Septembre* : Hitler envahit la Pologne et les États-Unis proclament leur neutralité.
Novembre : Les États-Unis votent la loi Cash and Carry.

1940. Mort du père de Jesse Owens.
1941. *7 décembre* : Les États-Unis entrent en guerre à la suite de l'attaque japonaise de Pearl Harbor.
1942. *Novembre* : Jesse Owens est engagé comme sous-manager chez Ford.
1943. *Avril* : Jesse Owens est nommé directeur adjoint du personnel noir chez Ford.
13 juillet : Mort de Luz Long.
1947. Jackie Robinson devient le premier noir à jouer en Ligue majeure.
1948. Jeux Olympiques de Londres et coup de Prague.
1949. Jesse Owens accompagne et gère la tournée européenne des Harlem Globetrotters.
1950. Jesse Owens nommé par l'Associated Press le plus grand athlète du dernier demi-siècle.
1951. Envoyé à l'Olympiastadion de Berlin en compagnie des Harlem Globetrotters, il rencontre Kai-Heinrich Long, le fils de Luz Long.
1952. Il soutient la campagne du républicain William Stratton, qui deviendra gouverneur de l'Illinois.
Jeux Olympiques d'Helsinki.
1953. Élection d'Eisenhower.
1954. *Mai* : Abolition des lois Jim Crow.
1955. Jesse Owens se voit confier des missions gouvernementales de représentation internationale en Inde, en Malaisie et aux Philippines.
Décembre : Rosa Parks est arrêtée pour s'être assise à l'avant d'un bus à une place réservée aux blancs.
1956. *Novembre* : La Cour suprême déclare inconstitutionnelle la ségrégation dans les bus.
Jeux Olympiques de Melbourne, Jesse Owens représente le président des États-Unis d'Amérique.
1957. *2 septembre* : À Little Rock, Arkansas, neuf collégiens noirs entrent à la Central High School.
1958. *23 juin* : Martin Luther King est reçu à la Maison-Blanche par Eisenhower.
1960. Ruby Bridges, six ans, entre dans une école autrefois réservée aux blancs, protégée par des agents fédéraux.
Jesse Owens est l'invité d'honneur d'une émission à grande diffusion intitulée *This Is Your Life*.
1961. Érection du mur de Berlin.
Youri Gagarine est le premier homme dans l'espace.
JFK promet d'envoyer des hommes sur la lune.
1963. *28 août* : Grande marche sur Washington organisée par Martin Luther King.
22 novembre : Assassinat de JFK à Dallas.
1964. Jeux de Tokyo.
Signature du Civil Rights Act.
1965. Les États-Unis s'engagent dans la guerre du Vietnam.
1968. Jeux de Mexico.

- 4 avril* : Assassinat de Martin Luther King à Memphis.
1972. Jeux Olympiques de Munich, assassinat d'athlètes israéliens par le commando Septembre noir.
1974. Jesse Owens reçoit le prix Theodore Roosevelt.
1976. Jesse Owens reçoit la médaille de la Liberté. Le Jesse Owens Day est créé dans l'Arizona.
1978. Mort de Ralph Metcalfe.
1979. Jimmy Carter décerne à Jesse Owens le prix des Légendes vivantes.
À la suite d'un malaise, il est admis à l'hôpital Michael Reese de Chicago où on lui diagnostique un cancer du poumon.
1980. *31 mars* : Mort de Jesse Owens.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

OUVRAGES DE JESSE OWENS ET PAUL NEIMARK

Blackthink : My Life as Black Man and White Man, William Morrow, 1970.

The Jesse Owens Story, Putnam Publishing Group, 1970.

I Have Changed, William Morrow, 1972.

Jesse. Autobiographie spirituelle, Foi et Victoire, 1980.

AUTRES BIOGRAPHIES

BAKER (William J.), *Jesse Owens : An American Life*, New York, The Free Press, 1986.

COFFEY (Wayne), *Jesse Owens*, Blackbirch Press, 1994.

EDMONDSON (Jacqueline), *Jesse Owens : A Biography*, Westport, Greenwood Press, 2007.

ÉWANJÉ-ÉPÉE (Maryse), *Jesse. La fabuleuse histoire de Jesse Owens*, préface de Mike Powell, Éditions Jacques-Marie Laffont, 2016.

FONTENAILLE (Élise), *Jesse Owens. Le coureur qui défia les nazis*, Arles, Éditions du Rouergue, 2020.

SCHAAP (Jeremy), *Triumph : The Untold Story of Jesse Owens and Hitler's Olympics*, Boston, Mariner Books, 2008.

SUR LES JEUX DE BERLIN ET LES JEUX OLYMPIQUES

ABGRALL (Fabrice) et THOMAZEAU (François), *1936 : La France à l'épreuve des jeux Olympiques de Berlin*, Éditions Alvik, 2006.

ALBERTSON (Lisa), *Athens to Atlanta : 100 Years of Glory*, Salt Lake City, Commemorative Publications, 1993.

BERLIOUX (Monique), *D'Olympie à Mexico : Olympica*, Flammarion, 1964.

- BLAIZEAU (Jean-Michel), *Les Jeux défigurés : Berlin 1936*, préface de Jacques Goddet, Les Indes savantes, 2012.
- BROHM (Jean-Marie), *1936. Les jeux Olympiques à Berlin*, Bruxelles, Éditions André Versaille, 2008.
- ECKER (Tom), *Olympic Facts and Fables : The Best Stories from the First Century of the Modern Olympics*, Tafnews, 1996.
- EDEY (Maitland), *The Olympic Games : A Book of Records and Reminiscence*, New York, Time-life Books, 1967.
- FRANÇOIS-PONCET (André), *Souvenirs d'une ambassade à Berlin. Septembre 1931-octobre 1938*, Flammarion, 1946.
- HACHE (Françoise), *Jeux Olympiques. La flamme de l'exploit*, Gallimard, 1992.
- KIDD (Bruce), « Canadian Opposition to the 1936 Olympics in Germany » in *Canadian Journal of History of Sport and Physical Education*, 1978.
- MAYER (Otto), *À travers les anneaux olympiques. Histoire du Comité international olympique et des sessions de 1894 à 1960. Une série de documents authentiques, dont quelques-uns inédits*, Éditions Pierre Cailler, 1960.
- PRIEUR (Jérôme), *Berlin. Les Jeux de 36*, Éditions La Bibliothèque, 2017.
- SCHOOR (Gene), *The Jim Thorpe Story : America's Greatest Athlete*, New York, Julian Messner, 1951.
- SENN (Alfred), *Power, Politics and the Olympic Games*, Human Kinetics, 1999.
- SICARD (Ivan), *La XI^e olympiade de Berlin*, Nouvelles éditions latines, 1936.
- WALLECHINSKY (David), *The Complete Book of the Olympics*, E. Leisure Press, 1991.
- WELS (Susan), *The Olympic Spirit : 100 Years of the Games*, Collins Publishers, 1995.

SUR LA QUESTION DES NOIRS DANS LE SPORT

- EDWARDS (Harry), *The Revolt of the Black Athlete*, New York, The Free Press, 1969.
- JOBERT (Timothée), *Champions noirs, racisme blanc. La métropole et les sportifs noirs en contexte colonial (1901-1944)*, Presses universitaires de Grenoble, 2006.
- MARTIN-BRETEAU (Nicolas), « Un "sport noir" ? Le basket-ball et la communauté africaine-américaine » in *Transatlantica*, 2, 2011. Disponible sur transatlantica.revues.org

NOTES

L'ENFANT QUI COURAIT CONTRE LE VENT

1. Jesse Owens et Paul Neimark, *Jesse. Autobiographie spirituelle*, Éditions Foi et Victoire, 1980. Cité in Maryse Éwanjé-Épée, *Jesse. La fabuleuse histoire de Jesse Owens*, Éditions Jacques-Marie Laffont, 2016, p. 61.
2. J. Owens et P. Neimark, *Jesse. Autobiographie spirituelle*, p. 15.
3. *Ibid.*, p. 17.
4. Archives du *Monde*, 31 octobre 2012.
5. Friedrich Nietzsche, *Le cas Wagner*, Gallimard, « Idées », 1974, p. 19.

Collection créée
par Gérard de Cortanze

Toutes les citations exactes sont référencées en notes à la fin de l'ouvrage. Les paroles mises entre guillemets ou sous forme de dialogue sans note sont des paroles imaginées par l'auteur.

La citation en quatrième de couverture est extraite de Brett N. Steenbarger, *Enhancing Trader Performance*, Wiley, 2007, p. 135.

© Éditions Gallimard, 2024.

Couverture : Jesse Owens avant les jeux Olympiques de Berlin, en 1936.

Photo © Culver Pictures / Aurimages (détail).

Jesse Owens, Lutz Long et Naoto Tajima à la cérémonie de remise des prix pour le saut en longueur, jeux Olympiques de Berlin, 1936.

Photo © The Granger Collection / Collection ChristopheL (détail).

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE : SON ILIADE

L'enfant qui courait contre le vent

ANNEXES

Repères chronologiques

Références bibliographiques

Notes

Jesse Owens

par Alain Foix

■ « Les gens viennent vous voir courir et vous devez leur offrir le meilleur que vous avez en vous à ce moment-là. »

Le président Obama, lorsque sa femme lui demanda quel était son athlète préféré, répondit : « Je pense que c'est Jesse Owens [...]. Ce ne sont pas seulement ses performances mais le fait qu'il ait contesté le nazisme. »

Ce n'est pas uniquement parce qu'il est l'homme ayant défié Hitler ou le meilleur sprinter de l'entre-deux-guerres que le nom de Jesse Owens (1913-1980) résonne encore aujourd'hui : tout en étant un champion hors catégorie, il demeure homme parmi les hommes, citoyen actif commettant des erreurs tout en sachant les reconnaître. S'affirmant « américain en premier, noir en second » dans une Amérique fracturée par la question raciale, il incarne en réalité le symbole d'un citoyen du monde se battant sans relâche pour sa liberté.

Le quadruple médaillé d'or aux JO de 1936, arraché à sa modeste condition de petit-fils d'esclave grâce à ses exploits physiques et à son travail acharné, est devenu l'emblème du sport comme espace possible de fraternité. À travers cet athlète d'exception, c'est tout un pan de l'histoire des jeux Olympiques modernes qui se lit.

Texte inédit

Cette édition électronique du livre
Jesse Owens d'Alain Foix
a été réalisée le 16 avril 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072983818 - Numéro d'édition : 440704).
Code produit : U44766 - ISBN : 9782072983832.
Numéro d'édition : 440706.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo